

«La philo-bonheur relève d'un totalitarisme soft et radieux»

Essai Le philosophe français Roger-Pol Droit ne pense pas que la lecture de Platon ou d'Epicure puisse servir à rendre la vie plus heureuse. Il publie un livre polémique: «La philosophie ne fait pas le bonheur.»

Michel Audétat

michel.audetat@lematindimanche.ch

Mieux vaudrait lire du Platon que prendre du Prozac. C'est ce que nous susurrent l'air du temps et les philosophes ayant pignon sur rue. Lui-même philosophe, écrivain et chroniqueur (*Le Monde, Le Point, Les Echos...*), Roger-Pol Droit ne pense pas qu'une cure d'épicurisme ou de stoïcisme fasse progresser sur le chemin de la vie bonne et heureuse. Pour tout dire, il en a soupé de ce «bonheurisme philosophique» qui prospère sans être contredit. Alors il a décidé de taper un bon coup sur la table. Il publie «La philosophie ne fait pas le bonheur... et c'est tant mieux!»: un livre limpide, enlevé et polémique qui dénonce l'emprise d'une illusion.

«Le but de la philosophie est la sagesse, donc le bonheur», dit André Comte-Sponville.

A l'inverse, votre essai veut démontrer que «la philosophie ne fait pas le bonheur». N'est-ce pas contredire une idée présente dans l'étymologie même du mot philosophie?

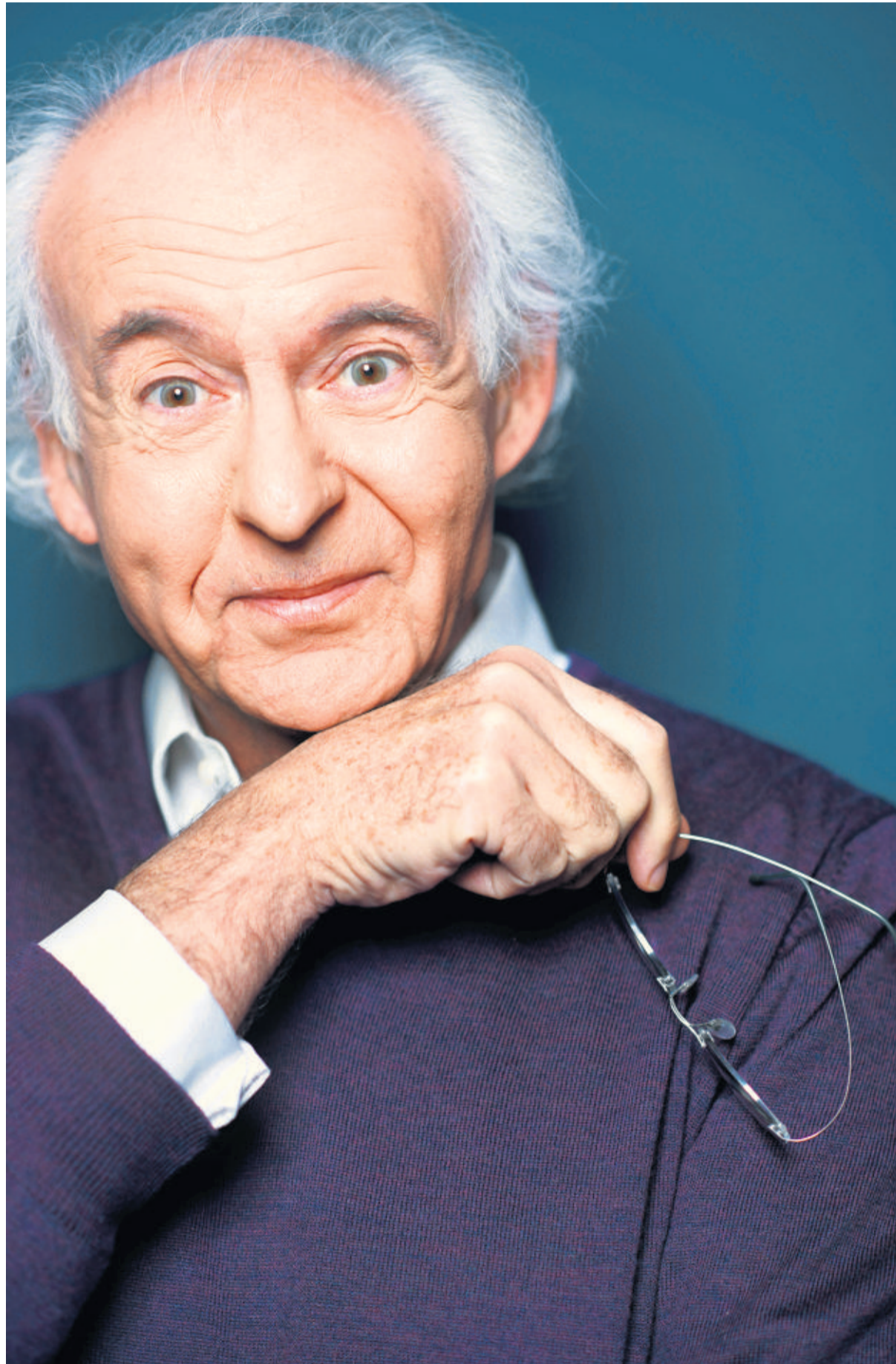
Cette étymologie peut dire des choses différentes. En grec, «sophia» signifie aussi bien la connaissance que la sagesse. Et «philô» signifie aimer mais aussi désirer. Vous pouvez donc traduire philosophie par «désir de connaissance». Mais aussi par «amour de la sagesse». Dans le premier cas, vous tirez la philosophie du côté de la science. Dans le second cas, du côté de l'existence et du bonheur. Présente dans la racine grecque elle-même, cette dualité a accompagné toute l'histoire de la philosophie. Dans ce livre, j'essaie de dénoncer ce qui m'apparaît comme une dérive étrange et au fond récente: le fait qu'on considère, depuis une vingtaine d'années, que le but principal voire unique de la philosophie soit de nous rendre heureux. Partout, on nous dit que la philosophie va changer notre existence, pacifier notre vie, garantir notre sérénité. Il suffit de regarder autour de soi pour constater l'omniprésence de ce bonheurisme philosophique qui nous semble normale, mais qui ne l'est pas du tout.

Au début du livre, vous citez cinq philosophes français représentatifs de cette philo-bonheur. Après quoi vous vous abstenez de vous référer à ces philosophes qui l'incarnent. Pourquoi?

Je nomme en effet André Comte-Sponville, Michel Onfray, Robert Misrahi, Luc Ferry, et Frédéric Lenoir, mais aussi des auteurs anglo-saxons. Ce sont des philosophes très différents les uns des autres. Mais ce ne sont pas les individus qui m'intéressent; c'est le phénomène d'ensemble. Comme pour un puzzle, je ne m'attache pas à la découpe de chaque pièce, mais à l'image qu'elles donnent à voir une fois emboîtées. Je n'ai donc pas voulu me livrer à des attaques individuelles. J'ai préféré me demander comment cette philo-bonheur est devenue à ce point dominante.

Vous parlez de ces philosophes du bonheur comme de «prêtres».

Il y a là quelque chose de religieux? Oui, même si certains d'eux sont anticléricals ou parfaitement athées. Si je les considère comme des prêtres, c'est parce qu'ils me semblent occuper, même à leur insu, la place de directeur de conscience. Ils nous expliquent en effet comment il faudrait vivre. Même lorsqu'ils se limitent à dire: «Je



Le philosophe Roger-Pol Droit: «On nous incite à désirer une vie sans aspérité, de plus en plus lisse.» Sipa/Dukas

«Partout on nous dit que la philosophie va changer notre existence, pacifier notre vie»

Roger-Pol Droit, philosophe et

ne donne pas de consignes, je vais simplement vous aider à trouver votre propre chemin...» A mes yeux, cette attitude n'est pas celle du philosophe, même si elle a été celle de philosophes de l'Antiquité. Mais ce passage d'une attitude antique à sa réadaptation moderne ne va pas de soi. On n'est pas de plain-pied avec l'Antiquité. On ne peut pas réenfiler la toge des Grecs ou des Romains sans se questionner.

Les philosophes du bonheur partagent la conviction que le bonheur est à construire et qu'il dépend de notre volonté. Pourquoi cette idée vous dérange-t-elle?

On peut contester la maxime centrale sur laquelle elle est fondée: tous les hommes désirent être heureux et la philosophie peut le leur permettre. Il y a là deux idées qu'on

doit mettre en question. D'abord parce qu'il y a des philosophes que le bonheur n'intéresse pas. Par exemple Pyrrhon, le fondateur du scepticisme grec, qui ne désirait pas véritablement être heureux: il prônait plutôt une forme d'indifférence, ni bonheur ni malheur ne devant l'emporter dans nos penchants. Ensuite, la psychanalyse nous a appris que certaines personnes veulent profondément leur malheur. On peut estimer que c'est pathologique, mais cela n'en contredit pas moins l'idée selon laquelle tout le monde aspirerait à être heureux. Enfin, ce qu'on appelle bonheur varie considérablement selon les cultures et les époques. Le sinologue François Jullien a montré que notre conception du bonheur n'intéresse pas la culture chinoise: elle n'a pas thématiquement l'idée qu'il faudrait construire sa sérénité ou sa joie par soi-même. Et notre idée du

bonheur n'est pas non plus celle d'Epicure ou d'Épictète.

En quoi notre conception du bonheur diffère-t-elle de la leur?

Le bonheur des anciens était d'abord collectif et non pas individuel. L'homme heureux était celui qui s'insérait dans le cosmos, la nature ou la cité. A l'inverse, nous ne rêvons que d'un bonheur centré sur l'individu. Comment passer du bon temps sans trop souffrir? C'est la question désormais à l'ordre du jour. J'ajoute que le sage de l'Antiquité cherchait un bonheur d'indifférence. Songez à l'ataraxie chez Epicure ou à l'apathie des stoïciens: ce sont des états de sérénité ou de stabilité qui se situent en quelque sorte au-delà du bonheur et du malheur. Ce dont nous rêvons, c'est plutôt d'une version adoucie de «vivre sans temps mort et jouir sans entraves» qui serait «se divertir sans temps mort». En réalité, on souhaite surtout éliminer le négatif: la souffrance, la maladie, la mort, la misère... Bien sûr, je ne professe pas que ce sont de bonnes choses. Mais le rêve de les éradiquer est une illusion. Avec Nietzsche et bien d'autres, je pense que dire oui à la vie, c'est non seulement dire oui au plaisir et à l'extase, mais aussi à la souffrance et à la misère.

Pourquoi la philosophie s'est-elle repliée ainsi sur la quête de bonheur?

Un gros livre serait sans doute nécessaire pour détailler les diverses hypothèses qui sont à la fois d'ordre historique, sociologique et philosophique. On pourrait mentionner des mouvements de l'histoire comme l'effondrement du bloc soviétique: même si on savait que l'URSS était un paradis, il y avait malgré tout l'idée qu'une alternative était encore possible. Je pense que les gens éprouvent aussi de la peur face à un monde toujours plus complexe dont ils redoutent les techniques souvent perçues comme menaçantes et souvent à tort: OGM, nanotechnologies, etc. Au milieu de tout cela, il y a une demande croissante de tranquillité: «Dites-nous comment vivre au milieu de ces mutations si rapides qu'elles nous font perdre nos repères...» C'est une demande qui s'adresse aux philosophes comme aux religions. Mais je ne crois pas que les philosophes soient tenus d'y acquiescer.

A la fin de votre livre, vous dénoncez l'emprise de la philo-bonheur qui relèverait d'un «totalitarisme radieux». Vous n'exagérez pas le péril?

Non, il s'agit d'un véritable totalitarisme soft dans lequel on est incité à être heureux en permanence: au lit, au travail, en mangeant, dans nos loisirs... Sans cesse, on nous incite à désirer une vie sans aspérité, de plus en plus lisse. Il me semble que ces incitations ne seraient pas aussi constantes s'il n'y avait pas un déficit de liberté derrière tout cela. Le bonheur est devenu obligatoire et coercitif. Il y a là un asservissement qui repose sur une uniformisation des désirs et des pensées elles-mêmes. A mes yeux, les philosophes doivent critiquer et combattre ce totalitarisme radieux, et non contribuer à le renforcer. ●



A lire

«La philosophie ne fait pas le bonheur... et c'est tant mieux», Roger-Pol Droit, Flammarion, 202 p.